

« Peu à peu, la croyance s'est polluée, comme l'air ou l'eau. Cette énergie motrice, toujours résistante, mais traitable, vient à manquer. Aujourd'hui, il ne suffit plus de manipuler, transporter et raffiner la croyance, il faut en analyser la composition puisqu'on veut la produire artificiellement » (Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien* (I), Gallimard, « Folio Essais », 1990, p. 260).

Dans quelle mesure votre lecture des œuvres au programme éclaire-t-elle ce propos ?

Certeau (1925-1986): intello érudit extrêmement intéressant. Historien professeur d'université, philosophe, a fondé la revue (jésuite) *Christus*. A analysé les contre-cultures, le « braconnage », « quand le dire s'écarte du faire », les pratiques mystiques et spécialiste des aspects humains et psychologiques de l'expérience religieuse. Auteur de *La Faiblesse de croire*.

La croyance : envisagée comme un ensemble, non spécifié, homogène (mais peut-être peut-on dire certaines choses de certaines croyances qui ne seront pas valables pour d'autres)

Comparaison avec **l'air ou l'eau + pollution** : cela connote qu'il s'agirait d'une ressource, raréfiée, indispensable à l'existence. Présupposé que la croyance brute (non raffinée) est nourricière et vivifiante. Quelle serait la fonction vitale de la croyance en ce cas ? Mais n'y a-t-il pas des croyances corrosives ? Toxiques ? (le fanatisme). Vocabulaire emprunté aux chimistes qui se déploie dans les trois phrases du sujet.

A supposer qu'elle soit polluée, qu'est-ce qui la pollue ? Le dénigrement de toute croyance ramenée à une superstition ? Le rire des incroyants ? La transformation des croyances en folklore (par exemple, lorsque la télévision nous rend spectateur d'un événement au lieu de nous en rendre partie prenante) ? La manipulation des croyances par des idéologies ? Le désenchantement né du constat de l'inefficacité de la croyance (politique, chez Musset) ?

Energie motrice : de fait, croyances politique et religieuse par exemple apportent une force, par exemple pour se déposséder de soi et œuvrer en lien avec d'autres. On pourrait cependant aussi se demander si la croyance n'est pas une énergie destructrice.

Traitable : malléable, ductile, maniable, qu'on peut faire évoluer. A quoi peut-on la faire servir ?

Vient à manquer - Aujourd'hui : terme temporel qui complique souvent les sujets de dissertation, mais en aucun cas il ne faut bâtir un plan chronologique de type « avant/après », que l'on serait bien en peine d'illustrer dans chaque partie par les trois œuvres. On peut essayer de dater l'avènement de cet « aujourd'hui » grâce au livre de Max Weber *Le Désenchantement du monde*. Croyance destituée par l'avènement de la rationalité scientifique triomphante ? de la modernité et de l'intellectualisation ? Mais le problème n'est-il pas plutôt quand il y a trop de croyance (superstition ? complotisme ? fanatismes religieux ?). Croyance raréfiée non pas parce qu'on l'aurait trop exploitée, épuisée à force de la mobiliser, mais devenue rare car chassée volontairement ?

« **Il ne suffit plus de ...** » . L'auteur suppose qu'on peut la **raffiner** (Raffinage : pour obtenir un corps pur ou des propriétés déterminées (zinc, uranium, sucre, pétrole, papier). Mais que serait- obtenir une croyance purifiée (purifiée de ses éléments liée à une culture propre/de sa part de superstition/d'enjolivement légendaire ?) ? N'est-ce pas ce raffinage qui la fait disparaître (par l'esprit critique, Lumières chassant superstition, par la théologie : Christianisme recouvre paganisme puis cherche à s'en purifier) ? Que signifierait **transporter** une croyance ?

On **veut la produire artificiellement**. S'il y a une volonté de produire la croyance artificiellement, y a-t-il des croyances naturelles, brutes (aux divinités ? dans la légitimité du pouvoir ?) et d'autres que l'on peut produire artificiellement par l'analyse des croyances naturelles ? Décomposer la croyance, qu'est-ce que cela pourrait vouloir dire ? analyser qu'elle a pour éléments un croyant, un faisant croire, ainsi que des facteurs catalysant la réaction (par exemple : narcissisme, désir de pouvoir...) . Y a-t-il des conservateurs de croyances ? (par exemple des institutions ? ou une idéologie ?) Peut-on isoler cette substance d'un système social ? La croyance « naturelle », n'est-ce pas celle qui est consubstantielle à un groupe social, qui s'est constitué autour d'elle ? Peut-il vraiment y avoir de bonnes croyances de synthèse ? L'idée d'une croyance-ressource originaire et non polluée n'est-elle pas elle-même un mythe ? Faire croire à des croyances artificielles ne serait-il pas une manipulation malsaine, au mépris de la liberté d'autrui ?

Les Lumières ont cherché à limiter la portée de la superstition et ont développé un projet rationaliste. A l'inverse, Michel de Certeau souligne que la croyance est une force nourricière : « Peu à peu, la croyance s'est polluée, comme l'air ou l'eau. Cette énergie motrice, toujours résistante, mais traitable, vient à manquer ». Le problème de la modernité de manquer de cette ressource vitale, indispensable aux sociétés humaines qui réfléchiraient aux moyens de « la produire artificiellement ». Il serait nécessaire pour cela d'en « analyser la composition ». Ainsi, cette ressource serait naturelle et nécessaire, transformable mais désormais raréfiée et objet de recherches pour la recréer, suggère Certeau en empruntant son vocabulaire à la chimie. A supposer que la croyance soit en train de disparaître, ne se serait-elle pas raréfiée faute d'être mobilisée, parce qu'elle aurait été volontairement chassée et non pas en raison d'une surexploitation ? La croyance est-elle d'ailleurs toujours une énergie motrice, ne peut-elle pas également limiter, paralyser, détruire ? Au fond, la crédulité et l'illusion n'ont-elles pas également des effets toxiques ? Ne serait-il pas judicieux de distinguer différentes sortes de croyances au lieu d'y voir une substance homogène ?

On se demandera donc si la croyance est une ressource nécessaire au point qu'on cherche à créer de la croyance de synthèse quand elle se raréfie.

En nous appuyant sur *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, sur *Lorenzaccio* de Musset, sur « Vérité et politique » et « Du mensonge en politique » d'Hannah Arendt, nous verrons tout d'abord que certes, la croyance est une ressource nécessaire qui peut venir à manquer au point qu'on voudrait la recréer. Cependant la crédulité s'avère souvent toxique et destructrice, ce qui fait apparaître l'esprit critique comme une nécessité plus que comme une souillure. A vrai dire, même si l'idée de croyance naturelle pose question, chercher à faire croire artificiellement semble enfin toujours suspect de manipulation, ruinant les bienfaits supposés de toute croyance sans distinction.

ou bien (plan analytique) En nous appuyant sur *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, sur *Lorenzaccio* de Musset, sur « Vérité et politique » et « Du mensonge en politique » d'Hannah Arendt, nous verrons tout d'abord que certes, la croyance est une ressource nécessaire qui peut venir à manquer au point qu'on voudrait la recréer. Nous chercherons les causes de cette pollution, de ce désenchantement menaçant la vitalité, et de cette nécessité de production artificielle. Cependant, nous verrons aussi que l'art de faire croire doit être encadré pour éviter des dérives tout aussi toxiques.

[1 –] La croyance est une ressource nécessaire qui peut « v[enir] à manquer » au point qu'on voudrait la recréer.

[1.] D'abord, la croyance est rare : les Florentins ne croient pas Lorenzo (IV, 7), le lecteur apprend qu'il ne faut pas être dupe comme Cécile ou la présidente de Tourvel chez des lettres d'amour Laclos, et fait le deuil de l'adhésion naïve aux propos des politiques dont « [l]est mensonges ont toujours été considérés comme des outils nécessaires et légitimes » selon Arendt (« Vérité et politique », p. 289).

[2] Et pourtant la croyance, « énergie motrice », est nécessaire. Valmont prend un plaisir involontaire à croire lui-même à la grandeur de son acte charitable « mes yeux se sont mouillés de larmes et j'ai senti en moi un mouvement involontaire, mais délicieux » (lettre XXI, p. 120). Lorenzo le désabusé n'a pas d'autre raison de vivre que de croire au sens du sacrifice de sa vertu : « Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre ? Veux-tu donc que je m'empoisonne, ou que je saute dans l'Arno ? (III, 3, p. 135). Elle est particulièrement nécessaire au lien entre les hommes, comme en politique (Arendt).

3. On cherche donc à la créer artificiellement. Lorenzo et Laclos mettent d'ailleurs un soin extrême à créer des artifices pour faire croire respectivement au duc de Florence et au lecteur à certaines mystifications, présentées comme (au moins partiellement) utiles et bonnes. Se tromper soi-même est même un préalable nécessaire pour Arendt si l'on veut imposer une illusion : « seule la duperie de soi est susceptible de créer un semblant de crédibilité » (« Vérité et politique », p. 324). La politologue « analys[e] la composition » des croyances politiques, notamment de « l'autosuggestion », sans condamner ces croyances comme toxiques.

Ainsi, comme l'analyse Certeau, un déficit de croyance est préjudiciable aux hommes, et nos auteurs, contemporains ou postérieurs aux Lumières qui ont vanté l'esprit critique et traqué les superstitions, en sont de bons témoins. Cependant, la crédulité n'est-elle pas plutôt corrosive et néfaste ? Le regard critique censé la polluer n'est-il pas au contraire salvateur ?

Voir GF p. 283-288 pour des exemples plus précis, plus complets.

"Le progrès scientifique est un fragment, le plus important il est vrai, de ce processus d'intellectualisation auquel nous sommes soumis depuis des millénaires et à l'égard duquel certaines personnes adoptent de nos jours une position étrangement négative.

Essayons d'abord de voir clairement ce que signifie en pratique cette rationalisation intellectualiste que nous devons à la science et à la technique scientifique. Signifierait-elle par hasard que tous ceux qui sont assis dans cette salle possèdent sur leurs conditions de vie une connaissance 'supérieure à celle qu'un Indien ou un Hottentot¹ peut avoir des siennes ? Cela est peu probable. Celui d'entre nous qui prend le tramway n'a aucune notion du mécanisme qui permet à la voiture de se mettre en marche - à moins d'être un physicien de métier. Nous n'avons d'ailleurs pas besoin de le savoir. Il nous suffit de pouvoir « compter » sur le tramway et d'orienter en conséquence notre comportement ; mais nous ne savons pas comment on construit une telle machine en état de rouler. Le sauvage au contraire connaît incomparablement mieux ses outils. Lorsqu'aujourd'hui nous dépensons une somme d'argent, je parierais que chacun ou presque de mes collègues économistes, s'ils sont présents dans cette salle, donnerait une réponse différente à la question : comment se fait-il qu'avec la même somme d'argent on peut acheter une quantité de choses tantôt considérable tantôt minime ? Mais le sauvage sait parfaitement comment s'y prendre pour se procurer sa nourriture quotidienne et il sait quelles sont les institutions qui l'y aident. L'intellectualisation et la rationalisation croissantes ne signifient donc nullement une connaissance générale croissante des conditions dans lesquelles nous vivons. Elles signifient bien plutôt que nous savons ou que nous croyons qu'à chaque instant nous *pourrions*, *pourvu seulement que nous le voulions*, nous prouver qu'il n'existe en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui interfère dans le cours de la vie ; bref que nous pouvons *maîtriser* toute chose par la *prévision*. Mais cela revient à désenchanter le monde. Il ne s'agit plus pour nous, comme pour le sauvage qui croit à l'existence de ces puissances, de faire appel à des moyens magiques en vue de maîtriser les esprits ou de les implorer mais de recourir à la technique et à la prévision. Telle est la signification essentielle de l'intellectualisation."

Max Weber, "Le métier et la vocation de savant", 1919, tr. fr. Julien Freund, in *Le Savant et le politique*, 10/18, 2005, p. 89-90.

¹ Hottentot : relatif à un peuple d'Afrique australe